

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 10 DECEMBRE 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Son Séjour, par Carolus.—Nos gravures.—Poésie : Les oies, par Jules Lanos.—Les sensitives, par Marguerite des Champs.—Dom Jean-Marie Abbé (avec portrait).—L'amour du pays natal.—Poésie : Les plaines d'Abraham, par Louis Fréchette.—La légende de Saint-Aubin (avec gravures, par A.-H. de Trémaudan.—La petite Croix Rouge, par Laurette Valmont.—Études historiques, par G. A. Dumont.—Bibliographie.—A la villa des Roses.—Nos fleurs canadiennes : L'iris des champs, par E.-Z. Massicotte.—Notre page musicale.—Une aventure sur Garrick.—Histoire naturelle (avec gravure).—Les chapeaux au théâtre.—Un petit polisson.—Théâtres.—Jeux et amusements—Devinette—Feuilletons.

GRAVURES.—Portrait de l'impératrice douairière de Chine.—Portraits des membres de l'Union Lambillotte de Saint-Sauveur de Québec.—Beaux-Arts : Le petit polisson.—Ce que lit grand'mère. Gravure de mode.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## SON SÉJOUR !...

LE MONDE ILLUSTRÉ a présenté à ses lecteurs, il y a déjà quelque temps, une charmante méditation poétique, véritable bijou de son écrivain littéraire. En admirant ce style pur et élevé, ces allusions au sens profond, le lecteur ne pouvait se méprendre, il n'y a qu'un solitaire pour écrire ainsi. Je veux dire que l'auteur a prouvé par cet écrit, et surtout par ses belles pages sur Chateaubriand et Louis Veillot, qu'il a su se ménager depuis longtemps une solitude où il a cultivé avec ardeur l'amour des lettres et le culte des grands maîtres.

Plus retiré encore à l'heure actuelle, et jouissant d'un repos bien mérité, il continue son travail et fait entendre des accents qui réjouissent et font du bien.

Un poète louisianais (l'abbé Rouquette) a chanté l'utilité d'un repos de ce genre :

Le repos est fertile à qui prie et se voile  
Dans ce siècle de bruit, de tumulte et d'éclat,  
A qui brille à l'écart, comme une chaste étoile,  
Sauvé de son atteinte et de son souffle ingrat !...

De tous temps, cette vie de solitude a eu ses charmes, et il faut admettre que rien de sérieux, de profond, de vraiment beau ne s'est fait sans elle. Les profanes ne cherchent pas à comprendre cette vérité. Ils le pourraient s'ils le voulaient ; mais ils s'acharnent à ne voir en cela qu'effacement et vie perdue. Pauvres gens ! Ils repoussent tout ce qui gêne. L'immolation ne saurait être à leurs yeux qu'une utopie, puisqu'ils ont banni de leur âme la vraie générosité. Ils ne

convoient que plaisirs sensuels, véritable abrutissement, et ils ne réfléchissent pas qu'en se joignant à leurs nombreux adeptes, ils courent constamment à l'assaut du génie des chastes beautés, jusqu'à ce qu'ils aient réussi à en paralyser les salutaires effets. Parlez-leur d'un séjour béni où le silence, le calme sont comme les bords d'un lac immense et souvent agité ; essayez de leur faire comprendre que ce lac est l'image de la vie et que sa grève est l'asile où une âme, après avoir été ballottée sur ses flots, goûte enfin un repos mérité, ils soupireront en la plaignant. Et cependant, s'ils voulaient s'arrêter un instant devant une de ces âmes perfectionnées par les dons de la solitude, comme ils envieraient bientôt son existence bénie, débarrassée des tracas de la terre et si rapprochée des cieux ! Son séjour, loin d'être une prison, est une oasis où le goût du beau, du sublime et du divin a atteint son apogée. Pour elle, rien de vil, de négligeable dans la nature, car partout elle découvre le sourire de Dieu, un épanchement de sa bonté et de sa puissance. Le chant des oiseaux lui semble être celui des anges. Le vent dans la feuillée, l'eau du ruisseau limpide, le vert gazon, les arbres touffus, tout ce qu'elle contemple l'élève bien au-dessus de la terre vers les cimes éternelles où son œil se perd. Et de son séjour de calme et de repos, que de ferventes prières elle formule pour les parents et amis qu'elle a quittés ! Elle les suit de la pensée en voyant de loin les flots de la vie qui, pour elle, n'ont plus d'écueils.

Le silence, l'isolement, la prière, le calme de la vie, quelle admirable situation pour peindre les beautés dont Dieu a parsemé la nature ! Voilà pourquoi le Solitaire du MONDE ILLUSTRÉ dit si bien et qu'on aime tant à le lire.

"N'en doutons pas, écrivait Chateaubriand (*Génie du Christianisme*) nous avons au fond du cœur mille raisons de solitude." Et quelles sont ces raisons ? On peut dire qu'elles se résument toutes en une seule : impossibilité d'apprécier les beautés littéraires, surtout de les goûter, de les mettre à profit, sans le calme de la retraite.

Il n'est pas nécessaire pour cela de s'enfoncer dans la forêt, d'habiter une grotte. Ceux qui l'ont fait avaient en vue un sacrifice et accomplissaient une œuvre très méritoire. Mais vivre dans le monde comme si on n'y était pas, au moins à certaines heures ; aimer les murs d'une chambre isolée où l'esprit peut méditer, approfondir, s'asseoir en compagnie des livres de notre belle littérature française, les repasser avec soin et amour, y puiser les leçons de toutes sortes qui en découlent, en un mot, étudier pour agrandir ses idées, afin de se rendre plus utile, voilà autant d'avantages attachés à cette vie du Solitaire du MONDE ILLUSTRÉ, dont les écrits décorent si bien ses pages. En les lisant avec quelque attention, il est facile de se convaincre que l'auteur n'est pas retiré d'hier de tout ce qui peut ternir l'éclat des beautés littéraires. Depuis longtemps, il a poli le miroir de son âme de manière à recueillir tous les rayons des douces lumières. Voilà pourquoi le reflet est pur et vrai. Tombant sur un prisme bien disposé, son œil discerne tout de suite toutes les couleurs, toutes les nuances, et après s'être longtemps appliqué à découvrir les écueils, il peut sûrement indiquer la meilleure route, les nautoniers les plus habiles, capables de mener au port. Cette mer de la vie qui fait entendre tant de gémissements peut donc être moins terrible, et le soleil qui plonge dans ses eaux parfois si troublées reparaitra plus beau au matin des veilles studieuses et au réveil de plus nobles pensées.

Parmi ces guides littéraires sous le rapport de la beauté de forme et de fond, Chateaubriand et Veillot nous ont été montrés. Le lecteur pouvait facilement reconnaître les traits délicats de l'un et la mâle énergie de l'autre.

Chateaubriand a peint ses tableaux ravissants qui étalent sous nos yeux les diverses beautés du *Génie du Christianisme* ; Veillot s'est tenu sur la brèche, ferme et courageux, défendant jusqu'à sa mort les grands principes et les hommes suscités par Dieu pour les propager. Chateaubriand a pour ainsi dire disposé à la lutte, après la tourmente révolutionnaire, en faisant

aimer la terre promise, patrie des enfants de vraie lumière, et en ravivant l'admiration de ses riches produits ; Veillot a pris les armes, déployé l'étendard de la foi du Christ et l'a fièrement tenu à la tête de l'armée chrétienne pour la mener sûrement à la victoire.

Le genre de défense, d'attaque et de triomphe, a été beaucoup plus constant, plus efficace, plus héroïque, je dois dire, du côté du grand Veillot ; mais il faut bien reconnaître que le charme du chef-d'œuvre de Chateaubriand, le *Génie du Christianisme*, restera dans le monde comme un monument de suave littérature, un écrivain d'ineffables beautés que les hommes judicieux admireront toujours.

En dépit des efforts d'une littérature décadente, ses pages ravissantes ne seront jamais lacérées, à raison sans doute de leur valeur réelle, mais aussi, comme l'a si bien dit notre Solitaire, parce que l'Eglise et la France en garderont un souvenir impérissable, avant tout parce qu'elles forment un poème ayant pour objet des choses qui ne meurent point.

CAROLUS.

## NOS GRAVURES

UNION LAMBILOTTE DE QUÉBEC

L'antique capitale du Bas-Canada — il y a moins de deux siècles, elle l'était de tout le Canada — a une marque à laquelle on reconnaît un peuple de race, issu d'une longue lignée de héros : elle garde intacte sa religion, ses coutumes, sa langue, la belle, la noble langue des cours.

Là, le Canadien ne rougit pas de parler français ; là aussi, on ne permet pas à l'anglais de s'introduire dans le langage sonore venu "du beau pays de France."

LE MONDE ILLUSTRÉ compte une grande quantité d'amis, là-bas : combien de jeunes personnes, que de jeunes gens lui envoient leurs pages ; souvent empreintes de la poésie dans laquelle vit la belle ville.

Nous sommes heureux de donner, en ce numéro, un groupe de jeunes gens de Québec : ce sont des musiciens. Poésie et musique, doux chants, douces exhalaisons de l'âme !... Quoi d'étonnant de les voir en si grand honneur à Québec ?

Ville aux grands souvenirs, cité poétique, sur les rochers de laquelle viennent chanter, dans leur éternel clapotis musical, les eaux du majestueux Saint-Laurent, les vagues du superbe Océan !... Oh ! dans vos murs que nulle saleté ne salit, gardez toujours jalousement, gardez-les sans tache, notre foi, notre langue, vos habitants si pleins d'urbanité, votre jeunesse studieuse, gaie, héritière des qualités, des vertus des premiers Canadiens !

DE THERMES

L'IMPÉRATRICE DE CHINE

Les récents événements qui ont agité le Céleste Empire ont mis en lumière la physionomie de cette souveraine qui, plus d'une fois déjà, prit une part prépondérante dans les affaires politiques de son pays.

Contrairement à l'opinion courante, l'impératrice dont il s'agit n'est point la mère, mais bien la tante du jeune empereur.

Veuve de l'empereur Tsien-Fung, qui mourut en 1861, après avoir fui sa capitale, à l'approche de l'expédition anglo-française, elle prit la régence pendant la minorité de Tung-Chi, fils d'une autre femme du roi. En 1875, à la mort du souverain, qui n'avait régné que deux ans, elle reprit la direction des affaires de l'Etat pendant la minorité de l'empereur actuel, fils d'un frère de son mari.

Depuis cette époque, elle a toujours gouverné, plus ou moins, à sa fantaisie. Elle a dû imposer au tsung-li-yamen (ministère des affaires étrangères) sa volonté avec une énergique détermination, en s'appuyant toujours sur les conseils de Li-Hung-Chang. De nombreuses tentatives ont été faites pour miner son autorité et son influence. Le prince Kung, décedé il y quelques mois, était un de ses plus ardents opposants. Jamais, toutefois, elle n'a été réellement vaincue, et les éclipses de son prestige n'ont jamais duré plus d'une ou deux semaines.